De la petite histoire à la grande au XVII^e siècle : d'Aubigné et Retz

Hélène Merlin-Kajman

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1159>

DOI : 10.4000/elh.1159

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 5 septembre 2017

Pagination : 39-46

ISBN : 978-2-271-11657-4

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Hélène Merlin-Kajman, « De la petite histoire à la grande au XVII^e siècle : d'Aubigné et Retz », *Écrire l'histoire* [En ligne], 17 | 2017, mis en ligne le 28 septembre 2020, consulté le 29 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1159> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1159>

De la petite histoire à la grande au xvii^e siècle : d'Aubigné et Retz

Pour raconter et comprendre des événements réels ou donnés comme tels, le xvii^e siècle dispose de catégorisations propres qui ne sont pas sans analogie avec l'opposition, moderne, de la petite et de la grande histoire. Cette dernière opposition, on le sait, a été déterminante pour faire accéder l'histoire au rang de discipline scientifique. La factualité anecdotique de la première a été éliminée en raison de son absence de valeur épistémologique. Face à elle s'imposent la dignité, la véracité et la légitimité de la seconde, elle qui est capable de fournir ses raisons : dans le désordre des choses advenues, la discipline historique sélectionne les événements, les actions et les acteurs, les mesures et les structures qui déterminent le mouvement de l'histoire et sa compréhension.

Il n'est pas si simple cependant de déterminer vraiment en quoi consiste la dévaluation de la petite histoire : relégation d'un contenu événementiel (des détails, des faits sans importance), ou d'un mode d'explication et de récit (par les causes privées, les accidents, le particulier...)?

D'emblée, la petite histoire entremêle les deux aspects, car elle retient des faits «petits» tout en les requalifiant comme causes de faits historiquement importants («Le nez de Cléopâtre s'il eût été plus court toute la face de la terre aurait changé», écrit Pascal).

Le xvii^e siècle a cultivé les anecdotes dans leur double valeur, factuelle (ce qui a lieu) et narrative (ce qu'on raconte), en toute connaissance de cause : la petite histoire mérite d'être racontée, mais prise dans un champ de tensions qui concernent autant le niveau des *res gestae* que celui du récit qui en est fait.

Soit les *Mémoires* du cardinal de Retz. La première partie raconte les efforts du narrateur pour contrecarrer la décision de son père, qui l'a destiné à l'Église avec l'espoir qu'il devienne archevêque de Paris comme son oncle. Retz résoudra cette contradiction entre son statut et sa vocation militaire en devenant l'un des chefs de la Fronde – c'est-à-dire un *héros*, digne des *Vies parallèles* de Plutarque. La première partie des *Mémoires* s'achève juste après la mort de Louis XIII et avant

le basculement de la France dans la guerre civile, moment qui est aussi celui où Retz devient coadjuteur de Paris, c'est-à-dire le second après l'archevêque et son représentant en son absence. C'est à son père que la reine annonce l'octroi de cette dignité :

La Reine lui dit publiquement qu'elle avait reçu ordre du feu roi, la veille de sa mort, de me la faire expédier, et qu'il lui avait dit, en présence de M. de Lisieux, qu'il m'avait toujours eu dans l'esprit, depuis les deux aventures de l'épinglière et de Coustenan. Quel rapport de ces deux bagatelles à l'archevêché de Paris ? Et voilà toutefois comme la plupart des choses se font.¹

Dans les pages qui précèdent, les «deux aventures de l'épinglière et de Coustenan» ont fait l'objet d'un récit dûment justifié, quoique présenté comme un cas limite du point de vue de sa communication. Il prend place après la mention de la mort de Richelieu. Mais ce n'est pas la chronologie qui motive la place des «deux bagatelles» en cet endroit du récit : c'est l'attitude bienveillante du roi à l'égard de Retz en cette circonstance. En effet, à la mort de son principal ministre, le roi «affecta de recevoir assez mal tous ceux qui avaient été assez mal avec lui». Seul Retz est traité «avec une distinction qui surprit et étonna tout le monde». Apprises seulement «la veille de sa mort», comme le lecteur va donc le comprendre plus loin, les «raisons de ce bon traitement» sont

deux aventures qui m'arrivèrent au sortir du collège, et desquelles je ne vous ai pas parlé, parce que je n'ai pas cru que n'ayant aucun rapport à rien

par elles-mêmes, elles méritassent seulement votre réflexion. Je suis obligé de les y exposer en ce lieu, parce que je trouve que la fortune leur a donné plus de suite sans comparaison qu'elles n'en devaient avoir naturellement. Je vous dois dire de plus, pour la vérité, que je ne m'en suis pas souvenu dans le commencement de ce discours, et qu'il n'y a que leur suite qui les ait remises dans ma mémoire.²

Toutes deux élogieuses pour le mémorialiste³, les deux aventures sont racontées de façon très brève et de suite, avec pour seule transition un paragraphe qui rappelle leur commune motivation narrative :

Voilà la première de ces deux aventures. La seconde ne fut pas de même nature ; mais elle ne fit pas un moindre effet dans l'esprit du roi.

Si les deux microrécits sont donc bien des anecdotes, c'est que celles-ci ont d'abord été constituées comme telles par des témoins qui les ont racontées au roi, et que le roi les a retenues. La mémoire en revient à Retz (raconte-t-il) quand, à la mort du roi, la parole de la reine rappelle publiquement l'effet qu'elles avaient fait à celui-là. Mais, dans un mélange d'analepse et de prolepse un peu étrange justifié par ce traitement de faveur réservé alors par le roi à Retz, c'est donc au moment de la mort de Richelieu que les «deux bagatelles» sont insérées : sans cette espèce d'estampillage par l'autorité souveraine, elles ne méritaient que l'oubli.

Autrement dit, même anecdotique, la petite histoire est motivée par l'histoire : pour justifier le récit de la première, il faut que soit nommé le lien qui l'article

à la seconde. Devenue de la sorte nécessaire au récit des événements, elle doit toutefois être présentée dans la bonne perspective: la justesse de la causalité historique dépend de la justesse de la hiérarchisation des récits, c'est-à-dire aussi des événements. Ici, c'est la source causale de la volonté royale qui légitime le récit de ces deux «aventures» de collégien.

La note de l'édition Folio remet cependant le lecteur dans le droit chemin de l'Histoire:

Bien entendu, l'élévation de Retz à la coadjutorerie résulte beaucoup plus des démarches du clan Gondi et de l'obligation où se trouvait la régente de satisfaire le plus possible de gens puissants que des anecdotes qui viennent d'être rapportées.⁴

Pour Michel Pernot, l'auteur des notes, l'Histoire s'explique par les grandes forces collectives, les structures sociales, les conflits entre puissants, les luttes d'intérêts. En privilégiant un détail qui le flatte, le récit de Retz ne s'élève pas ici au bon degré de généralité, et l'on doit douter de la vérité d'un oubli qui illustre si bien la vertu du mémorialiste.

Mais on peut aussi prendre à la lettre le côté déçu et décevant de la conclusion à la manière d'une maxime de La Rochefoucauld: «Quel rapport de ces deux bagatelles à l'archevêché de Paris? Et voilà toutefois comme la plupart des choses se font.» Plus haut, Retz avait précisé que, «par elles-mêmes», ces deux aventures n'avaient «aucun rapport à rien»: pourtant, elles avaient eu «plus de suite [...] qu'elles n'en devaient avoir naturellement». Remarque singulière. Leur valeur, en somme, ne dépend ni de

la volonté passée de Retz-écolier ni du jugement présent de Retz-narrateur. Cela souligne *a contrario* la valeur des autres anecdotes racontées par le mémorialiste dans cette première partie, qui toutes illustrent l'intention énergique du jeune homme: ses galanteries par exemple, et ses duels, signalent qu'il ne veut pas devenir prêtre. Ce qu'il veut devenir, c'est un acteur sur la scène de l'histoire.

Mort d'un Premier ministre, mort d'un roi, accès à la coadjutorerie de Paris: voilà sans doute des événements publics et historiques. Mais le dernier est corrélié à une cause qui, en quelque sorte, le dépare, tout en présentant l'indéniable avantage de rapporter cette élévation à la personne du mémorialiste plutôt qu'à sa maison. En ce sens, ces deux bagatelles sont deux fois supérieures au «nez de Cléopâtre»: elles illustrent la vertu de Retz, ce qui n'est pas le cas du nez de Cléopâtre; et Retz historien sait hiérarchiser les petites causes et les grandes causes de l'histoire, ce qui n'est pas le cas de Pascal, dont l'ironie ravale toute prétention à la grandeur.

Le passage des *Mémoires* se termine sur une sorte de sursaut narratif, une promesse d'histoire (de grande histoire):

Il me semble que je n'ai été jusques ici que dans le parterre, ou tout au plus dans l'orchestre, à jouer et à badiner avec les violons; je vas monter sur le théâtre, où vous verrez des scènes non pas dignes de vous, mais un peu moins indignes de votre attention.⁵

Telles sont les dernières lignes, frémisantes d'impatience, de la première partie des *Mémoires*. L'histoire va commencer vraiment: digne d'être racontée parce qu'elle concerne des événements

publics, agis par des hommes dotés d'un statut public. Les événements précédents n'étaient que badinages, racontés eux-mêmes sur le mode badin, un mode qui a le mérite d'être plaisant, donc de divertir le lecteur tout en restant dans le style hiérarchiquement adapté à sa matière purement privée.

Car c'est bien l'opposition du public et du particulier qui est en jeu. De même qu'au théâtre elle fonde la différence entre la tragédie et la comédie, elle soutient, dans les mémoires, la différence entre l'histoire et l'anecdote. Mais c'est une opposition complexe qui ne résume pas toutes les articulations possibles entre la partie et le tout, le détail et l'ensemble, car le public est tissé de liens particuliers, lesquels eux-mêmes se divisent en aspects publics et en aspects domestiques, secrets, privés: voilà ce que l'anecdote (fait et récit) révèle, et la réalité qu'elle essaie d'organiser.

Le début de la seconde partie raconte ainsi des affaires de préséances. Comme toutes les querelles de préséances, elles engagent non seulement Retz, mais aussi le corps auquel il appartient et, par englobement, de proche en proche, l'État lui-même. L'une d'elles fournit l'occasion d'un bras de fer avec Mazarin, qui a envoyé une lettre de cachet à Retz afin qu'il prépare Notre-Dame de Paris pour l'évêque de Varmie (Pologne), qui, venu en ambassadeur chercher la future reine de Pologne, veut célébrer le mariage dans la cathédrale. Appuyé de tout le chapitre, Retz refuse au motif que «les évêques et archevêques de France n'ont jamais cédé cette sorte de fonction dans leur église qu'aux cardinaux de la maison royale⁶». Le récit connaît un ou deux rebondissements et se clôt sur la victoire de Retz sur Mazarin:

Voilà un récit bien long, bien sec et bien ennuyeux; mais comme ces trois ou quatre petites brouilleries que j'eus en ce temps-là ont eu beaucoup de rapport aux plus grandes qui sont arrivées dans les suites, je crois qu'il est comme nécessaire de vous en parler, et je vous supplie, par cette raison, d'avoir la bonté d'essayer encore deux ou trois historiettes de même nature, après lesquelles je fais état d'entrer dans des matières et plus importantes et plus agréables.⁷

Contrairement aux «bagatelles» précédentes, le rapport qu'entretiennent ces «historiettes» à l'histoire est assumé par le mémorialiste: de structure homologue à la Fronde, elles la préparent et l'annoncent. Il faut se souvenir que longtemps le gouvernement de soi a constitué le modèle du gouvernement des autres: de la psyché au corps politique, il n'y avait pas de solution de continuité, et les «brouilleries» au sein de la personne (quand la raison ne gouverne pas les passions, par exemple) étaient de même nature, ontologiquement parlant, que les brouilleries au sein de l'espace particulier ou domestique, et que celles qui se déclarent au sein du public – comme bientôt la Fronde. D'où la «nécessité» de la narration de ces brouilleries particulières, mais nettement articulées au public.

Toutefois, le commentaire n'en souligne pas moins une différence qui catégorise et hiérarchise: même si l'historiette peut expliquer ou annoncer l'histoire, celle-ci est supérieure en dignité à celle-là tant comme «matière» (domaine des actions et des faits) que comme récit (domaine de la représentation et de l'explication). Et l'on notera qu'ici l'«agréable», catégorie rhétorique, n'est pas du côté de

l'historiette, «récit bien long, bien sec et bien ennuyeux», mais de l'histoire.

Un dernier récit illustrera ces tensions. Il se situe entre les deux Frondes, après la paix de Rueil. Contrairement à son frère, le prince de Conti, et à sa sœur, la duchesse de Longueville, qui se trouve être aussi la maîtresse de La Rochefoucauld, le prince de Condé est resté fidèle à la cour et a même commandé les troupes royales. Cela lui permet de s'agiter et d'intriguer. Retz résume ces faits, puis se lance dans une digression explicite: «Les affaires publiques ne m'occupaient pas si fort, que je ne fusse obligé de vaquer à des particulières, qui me donnèrent bien de la peine.» Voilà l'opposition nettement tracée. Mais les affaires particulières vont donner lieu à une gradation allant du plus privé au moins privé.

M^{me} de Guéméné, qui s'en était allée d'effroi [...] dès les premiers jours du siège de Paris, revint de colère à la première nouvelle qu'elle eut de mes visites à l'hôtel de Chevreuse. Je fus assez fou pour la prendre à la gorge sur ce qu'elle m'avait lâchement abandonné; elle fut assez folle pour me jeter un chandelier à la tête sur ce que je ne lui avais pas gardé fidélité à l'égard de M^{lle} de Chevreuse. Nous nous accordâmes un quart d'heure après ce fracas, et, dès le lendemain, je fis pour son service ce que vous allez voir.⁸

M^{me} de Guéméné est la maîtresse de Retz; et M^{lle} de Chevreuse l'est devenue en son absence. Toute tragique qu'elle puisse être en tant que *fait*, la *scène*, rapportée sur un rythme accéléré, prête à rire. Parce qu'elle est privée, elle ne peut qu'être comique. Du reste, elle débouche sur un accord «un quart d'heure après ce fracas»,

comme si, dès l'action représentée, les protagonistes en connaissaient le caractère insignifiant au regard de l'histoire.

C'est que cette première «affaire particulière» fait transition vers la seconde, un «service», un peu moins particulière. Les princesses et les duchesses à brevet avaient le droit de rester assises devant la reine, privilège que Louis XIII avait étendu à quelques dames de la haute noblesse, dont celles de la maison de Rohan à laquelle appartenaient M^{me} de Guéméné, M^{me} de Chevreuse et M^{lle} de Chevreuse, et enfin M^{me} de Montbazon, maîtresse du duc de Beaufort, l'un des chefs de la première Fronde. Le prince de Condé, raconte Retz, avait essayé d'obtenir le même privilège à une dame d'un moindre rang. La «jeunesse de la cour» s'en émeut et décide de «s'opposer à tous les tabourets qui n'étaient point fondés sur des brevets». Cette fois-ci, l'émotion passe du côté des maisons concernées par cette menace de «déchet», et les dames de la maison de Rohan prient Retz d'intervenir en leur faveur auprès de Condé, dont il est alors proche:

J'allai chez lui dès le soir même; je pris prétexte sur la parenté que j'avais avec la maison de Guéméné. Monsieur le Prince, qui m'entendit à demi-mot, me répondit ces propres paroles: «Vous êtes bon parent; il est juste de vous satisfaire. Je vous promets que je ne choquerai point le tabouret de la maison de Rohan; mais je vous demande une condition sans laquelle il n'y a rien de fait: c'est que vous disiez, dès aujourd'hui, à M^{me} de Montbazon que le seul article que je désire pour notre accommodement est que lorsqu'elle coupera je ne sais quoi à M. de La Rochefoucauld, elle ne l'envoie pas dans un bassin d'argent

à ma sœur, comme elle l'a dit à vingt personnes depuis deux jours.»⁹

L'image surgie avec le bon mot est saisissante. Même si l'on peut difficilement penser que M^{me} de Montbazou songe sérieusement à «couper je ne sais quoi à M. de La Rochefoucauld», sa crudité, l'insulte qu'il contient, constituent en eux-mêmes une sorte de passage à l'acte verbal. L'anecdote est anecdote aux deux sens du terme, comme petit fait et comme récit, mais c'est en tant que telle qu'elle est offensive: aussi privée qu'elle apparaisse, elle a un enjeu très public puisque M^{me} de Montbazou est en train de la diffuser activement, la proposant au colportage anecdotique, manière pour elle d'attaquer avec virulence l'honneur de M^{me} de Longueville et de son amant.

Retz rend compte de son ambassade aux femmes de la maison de Rohan et conclut: «Il est si rare qu'une négociation finisse en cette manière, que celle-là m'a paru n'être pas indigne de l'histoire¹⁰.» Une nouvelle fois, le commentaire justifie l'insertion d'une petite histoire dans l'histoire: petite histoire, en raison de son indignité comique (c'est une affaire d'adultère); mais digne de l'histoire en raison de la curiosité du dénouement qu'elle donne à une négociation portant sur l'honneur. Les *Mémoires* de Retz mêlent sans cesse ces deux pôles comme ils sont mêlés dans le tissu social, tout en s'efforçant de bien les hiérarchiser (hiérarchie existant déjà dans les *res gestae*).

Rédigé entre 1625 et 1630, date de sa mort, le récit d'Agrippa d'Aubigné *Sa vie à ses enfants* procède autrement parce que le mémorialiste est, *par ailleurs*, historien:

Voici le discours de ma vie, en la privauté paternelle, qui ne m'a point

contraint de cacher ce qui en l'Histoire Universelle eût été de mauvais goût: donc ne pouvant rougir envers vous ni de ma gloire, ni de mes fautes, je vous conte l'un et l'autre comme si je vous entretenais encore sur mes genoux.¹¹

Cette fois-ci, nous sommes uniquement du côté du «privé» et du bas, et *Sa vie à ses enfants* n'est à certains égards qu'une succession d'anecdotes qu'il «eût été de mauvais goût» de faire entrer dans l'*Histoire universelle*. L'impression de ce dernier texte avait débuté en 1618. Sa préface blâmait les historiens qui

mett[ent] sans honte le nom d'histoire sur le frontispice d'un ouvrage, dans lequel, la porte passée, vous ne trouverez que [...] la recherche des actions particulières, indignes de lumière publique.¹²

Cette «indignité» cesse en revanche d'en être une dans le récit privé. Non que le roi, par exemple, ne puisse y apparaître; mais il y paraît lui-même sous son versant privé, familial, voire comique et rieur tout à la fois, comme la plupart des anecdotes de *Sa vie aux enfants*, «choses particulières qui n'étaient pas dignes de l'Histoire¹³».

Il y a cependant un point d'intersection entre les deux récits, entre le privé et le public, qui est aussi un point de tension maximale, car il déclenche des passions (la colère du roi, par exemple). Ce point de jonction, c'est d'Aubigné lui-même: sa franchise fait la synthèse des versants haut et bas, public et privé, de l'histoire entière, la grande et la petite. C'est celle de l'homme privé qui, zélé pour le bien public, sait regarder d'en bas cet homme qui, quoique public (le roi), est défaillant face au bien public.

Et c'est cette franchise, cette *parrêsia*, qui fonde tout à la fois l'énonciation de *Sa vie à ses enfants* et l'autorité très particulière de *l'Histoire universelle*.

La préface de *l'Histoire universelle* insiste en effet sur la «privauté¹⁴» existant entre d'Aubigné et le futur Henri IV. Elle confère au témoignage du premier son caractère unique. Or, ce point éthique commun aux deux textes s'illustre par une anecdote placée exceptionnellement à l'orée de *l'Histoire universelle*:

Donc, en la place de mon portrait, je demande à mon lecteur la patience d'un petit conte, avec promesse que, hors la préface, il n'aura plus de moi ces privautés.¹⁵

Il s'agit d'un souvenir de chasse, «en l'an 1577», avec le roi. Le cerf pris ce jour-là avait deux ramures de forme tellement extraordinaire que le roi, frappé d'admiration, dit «que cette rencontre devait être en son histoire»:

Et me conviant à l'écrire, je lui répondis trop fièrement (comme non content des actions passées): Sire, commencez de faire et je commencerai d'écrire.¹⁶

La petite histoire, ici, place l'histoire sous le jugement d'airain d'un regard privé qui, parce qu'il est privé, bas et relié, saute par-dessus les grandeurs humaines pour se greffer directement sur la providence divine.

Certes, rien de tel chez Retz. Mais comme chez d'Aubigné, on retrouve chez lui la conviction que la vérité sur l'histoire dépend d'une juste discrimination entre ce qui ne mérite pas l'histoire et ce qui la mérite. Or cette capacité à discriminer dépend elle-même d'une capacité à se tenir aux deux pôles de la vie en société, le particulier et le public, le bas et le haut, le comique et le tragique, une capacité que seul possède l'acteur historique qui a expérimenté la totalité de l'histoire (la petite et la grande) et en a souffert les tensions.

Les historiens voudraient que l'histoire ne soit que cérémonielle. Du coup, ils sacrifient les tensions hiérarchiques où s'échangent le bas et le haut, ils sacrifient le bas. Toutes proportions gardées, c'est comme si, aujourd'hui, un historien décidait de négliger les intérêts économiques en jeu dans l'histoire. Certes, la petite histoire n'est pas l'histoire et peut la déparer, y être «de mauvais goût»; mais dans la réalité, elle la parasite sans cesse, la fait trébucher, l'altère des intérêts particuliers. Davantage encore, c'est dans la petite histoire que se révèlent des conflits, des fidélités, des alliances, qui constituent de fait des causes historiques majeures dans la société d'Ancien Régime, de type holiste, où les liens particuliers sont comme emboîtés dans le public plutôt que séparés de lui: les affaires d'honneur, qui passent toujours par du «petit» et du «bas», en sont l'exemple le plus évident.

Notes

1 Cardinal de RETZ, *Mémoires*, Gallimard (Folio. Classique), 2005, p. 98-99.

2 *Ibid.*, p. 95.

3 La première rapporte comment il n'abuse pas d'une toute jeune fille (nièce d'une «épinglière»), vendue comme objet sexuel non consentant acheté pour Retz par le valet

de chambre de son gouverneur. La seconde, un duel où, ayant désarmé celui qui l'avait outragé (« Coustenan »), Retz l'épargne. *Ibid.*, p. 95-96.

4 *Ibid.*, p. 1021.

5 *Ibid.*, p. 99.

6 *Ibid.*, p. 111.

7 *Ibid.*, p. 115.

8 *Ibid.*, p. 374-375.

9 *Ibid.*, p. 376.

10 *Ibid.*, p. 376-377.

11 Agrippa d'AUBIGNÉ, *Sa vie à ses enfants*, dans *Œuvres*, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1969, p. 383.

12 Id., *Histoire universelle*, dans *Œuvres*, *op. cit.*, Préface, p. 159.

13 Id., *Sa vie à ses enfants*, *op. cit.*, p. 401.

14 Id., *Histoire universelle*, *op. cit.*, Préface, p. 163.

15 *Ibid.*, p. 161.

16 *Ibid.*, p. 174.